
MORALE.

DE L'ESPRIT ROMANESQUE.

Celui qui a dit : « Il faut à l'homme un peu de romanesque » n'a fait qu'exprimer, en termes ambigus et incomplets, un sentiment inné dans le cœur de tous, une condition de notre esprit et de notre immortelle nature. Notre âme à chaque instant s'élance vers des régions nouvelles et meilleures, pour demander à des cieux créés par notre imagination, des espérances et des rêves qui nous soutiennent, nous élèvent et finissent par nous ravir. C'est une des faces, sans doute, de la poésie, mais ce n'est pas toute la poésie ; c'est un des rayons du prisme, mais ce n'est pas le prisme tout entier.

Il y a folie, Mesdemoiselles, à chercher ailleurs que dans l'accomplissement de tous les devoirs, dans la culture incessante de l'esprit et du cœur, la calme, la puissante poésie. Mais que si, pour votre malheur, vous vous laissez emporter à de romanesques rêveries, bientôt lasses, dédaigneuses, énervées comme ces peuples qui s'enivrent d'opium, vous tomberiez dans une apathie incurable. Les fleurs de la vie seraient effeuillées pour vous. Permettez-moi, à ce sujet, de vous raconter une histoire que j'ai lue quelque part.

Il y avait à Honfleur une jeune fille qui s'appelait Nina. Elle était grande, sage et belle ; elle aidait sa mère dans les travaux du ménage. Son père, pêcheur habile, entretenait l'aisance dans la maison ; tout y était simple, propre et bien rangé. Aussi, quand Nina allait à l'église, les vieux marins lui souriaient et disaient entre eux : « Sa mère est heureuse. » Cependant, si la jeune fille les entendait, c'est à peine si elle les comprenait, tant ses devoirs étaient suivant son cœur !

Le vieux marin amenait quelquefois à sa cabane un jeune pêcheur, qui se nommait Martial. Martial n'avait pour toute fortune que ses filets, sa barque et son courage. Après la messe, chaque dimanche, lorsque la marée le permettait, les deux amis s'asseyaient sous la tonnelle de verdure près de la porte, et dans un broc de grès Nina leur servait le cidre écumeux. Ils devisaient de longues heures, tout en parlant avec lenteur et sobriété. Nina prenait plaisir à les écouter, et la voix de Martial lui sem-

blait douce. Le jeune homme, de son côté, aimait à voir la grande jeune fille sourire à son père, lui préparer son modeste repas ou raccommoder les filets.

Un jour il dit au vieux matelot : « J'aime Nina. — Eh bien, dis-le-lui ; et si tu lui conviens, tu l'épouseras. » Martial répéta ces paroles à la jeune fille, qui lui tendit la main. La pauvre mère de Nina pleura un peu, quoiqu'elle fût heureuse de savoir que son enfant allait devenir la femme d'un honnête homme.

En attendant le jour fixé pour le mariage, Martial allait toujours à la mer, il y allait avec meilleur courage ; le mauvais temps même ne l'arrêtait pas, tant il voulait faire belle noce. Il partit un jour ; il soufflait mauvais vent et la mer menaçait, la tempête éclata ; Nina courut sur le rivage, Martial ne revint pas... Sans doute il s'était abrité dans le port du Havre. Elle accourut le lendemain sur les galets ; mais, quoique la mer fût calmée, le jeune pêcheur ne reparut point. « L'Océan est bien grand, la tempête bien puissante, dit Nina, et plusieurs fois mon père a cherché un refuge sur les côtes d'Angleterre ; c'est donc demain que Martial reviendra. » Le lendemain elle gravit la côte de Notre-Dame-de-Grâce, et l'œil perdu à l'horizon, elle attendit la voile de son fiancé. Depuis, tous les jours elle fit ainsi, et aux bonnes gens qui l'interrogeaient, elle répondait : « C'est aujourd'hui qu'il arrive ; je monte pour le voir la première. » Nina était folle, ses parents moururent de désespoir.

Mais de quelle nature était donc sa folie ? Comme le *Plongeur* de Schiller, elle s'était précipitée dans des vagues qui enchaînent à jamais ; elle s'était abandonnée à un de ces enchantements dont l'âme ne peut plus se dégager. Ainsi fait toute jeune fille qui se livre aux folles imaginations ; elle gravit une haute montagne, s'asseyait et attend en pleurant un bonheur que le monde ne saurait lui donner. Le principe de l'esprit romanesque est de se faire un univers à lui. D'abord il se complait dans les domaines charmants qu'une sorte d'hallucination a fait naître pour lui ; mais bientôt il ne peut plus en sortir, il se sent comme éternellement emporté sur un océan sans rivages. Adieu tout devoir ! adieu toute amitié ! adieu tout bonheur !

Les déceptions les plus affreuses attendent, croyez-le bien, Mesdemoiselles, celles de vous qui se laisseront entraîner sur cette pente funeste, et qui demanderont à la vie autre chose que ce que la vie peut donner. Rien n'éveille en mon cœur de plus amères pensées, je vous l'assure, que la vue d'une jeune fille inactive et le front penché, poursuivant d'un regard indécis des chimères aux ailes de flamme.

Il y a malheureusement des jeunes têtes bien aimables et bien légères, qui, plutôt que de souhaiter une vie tranquille et sans bruit, voudraient je ne sais quels orages et quelles misères, qu'elles appellent de nobles souffrances et d'illustres infortunes. O sottes envies ! ô coupables vœux ! N'appellez jamais le malheur ; c'est un hôte qui accourt toujours trop vite et qui reste toujours trop longtemps assis au foyer. L'infortune ne vient pas comme vous le pensez, belle de ses larmes, de ses longs vêtements de deuil et de tristesse ; souvent, presque toujours, elle a le visage pâle et fatigué de la paresse et du remords ; elle a pour compagne la honte et la misère... la misère ! mot terrible qui représente et rappelle tant de maux, tant d'humiliations, de si longues nuits et de si tristes jours !

Que le bien-être matériel ne soit pas tout le bonheur, qui oserait le nier ? De quelle religion serais-je donc pour proférer un tel blasphème, et de quel visage me regarderiez-vous, si vous m'entendiez vous donner des leçons d'égoïsme et de cupidité ? Non, non, votre vieille amie n'éveillera jamais dans vos cœurs ces lions endormis. Bien loin de là ! il me plaît de vous sentir comme libres et dégagées des sollicitudes étroites de la vie et des étreintes de notre infime nature. Mais, si la poésie est la plus belle fleur du ciel, il ne faut la cueillir que sur les rives où elle fleurit innocente et toujours suave. Ces rives, elles sont là, près de vous ; pourquoi chercher ailleurs ?

La poésie, qu'il ne faut pas confondre, Mesdemoiselles, avec les rêveries impossibles d'un esprit romanesque, orne et embellit tout ce qui vous approche ; elle est assise à votre foyer, elle éclaire le plus modeste intérieur, elle vit au front des enfants, elle se cache dans la sollicitude de votre mère, dans les travaux de votre père, qui veille pour vous ; aux champs, c'est l'azur de l'horizon, c'est la verdure des prés et les grands bois des coteaux ; c'est la ruine et le lierre de la colline, c'est le murmure des flots et la voix de la tempête ; c'est Dieu enfin qui vous parle par toutes les merveilles qu'il fait éclore autour de vous, par le génie de l'homme et par les prodiges qui naissent de son intelligence et de son labeur.

Ah ! cette poésie de la famille, de la nature, je vous la livre tout entière ; abandonnez-vous-y sans crainte. Elle a suffi au bonheur des plus fortes comme des plus délicates intelligences ; c'est à cette source pure que se sont désaltérés tous les grands hommes, tous les grands poètes, tous les sublimes artistes. Et savez-vous que le plus grand bienfait peut-être de l'éducation que vous recevez, est précisément de comprendre cette poésie et de la sentir plus vive, plus charmante partout où elle se rencontre ? et

elle se rencontre partout. Cherchez-la donc; tantôt elle se cache sous les liserons en fleur, sous les haillons du pauvre que vous avez secouru; tantôt elle dort dans le livre que votre petite main repousse; elle est toute brillante, tout animée dans le regard de votre amie.

Ah! cette poésie-là, elle réchauffe mes vieilles années! Et pourquoi ne l'avouerais-je pas? moi aussi je sais où elle est tout entière... Je la retrouve dans mon âme lorsque j'écris pour vous, lorsque je songe à votre belle jeunesse, et que ma faible voix ira peut-être jusqu'à vos cœurs.

M^{me} DE WATTEVILLE.

BEAUX-ARTS.

DE LA GRAVURE.

La gravure est une des inventions les plus ingénieuses et les plus importantes des temps modernes par ses résultats sur les arts du dessin. Elle a vulgarisé les chefs-d'œuvre des maîtres de l'antiquité, du moyen âge et de notre temps, et elle a fourni aux artistes créateurs les moyens les plus variés comme les plus étonnants de rendre leur pensée. A ces titres, cette admirable invention a été longtemps un sujet d'étude et de pratique; il sera peut-être intéressant d'en faire connaître les diverses phases et d'en signaler les ressources et les effets. Plusieurs auteurs ont cru que la gravure avait été connue des anciens. Ils établissaient leur assertion sur le fragment d'un texte de Pline le Jeune¹ qui avait écrit qu'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, avait ordonné dans toute l'étendue de son empire que trois artistes seulement auraient l'honneur de reproduire ses traits: Apelles, en peinture, Lysippe, en sculpture, et Pyrgotèles, en gravure. Mais il est maintenant certain que le mot *gravure* ne signifie, dans l'auteur ancien, que la gravure en creux sur pierre fine, sorte de camées qui se portaient en bague ou en ornements sur les vêtements. Cette décision du maître du monde, toute despotique qu'elle était pour ses contemporains, a cependant eu pour effet de donner à la postérité un type unique des traits d'Alexandre, qui nous sont parvenus sous la figure d'Hercule revêtu de la peau du lion de Némée, avec ce caractère de

¹ Pline, livre XXXIV-XXXV. Cicéron, *Fam.* V, 12, § 13. Winchelman.

force et de majesté que les grands artistes anciens ont seuls su imprimer à leurs œuvres.

Les Grecs et les Romains, nos maîtres dans tous les arts plastiques, si habiles dans la gravure des pierres fines et des médailles, ainsi que dans la ciselure de tous les métaux, n'ont donc pas connu la gravure en *taille-douce*, telle que nous la pratiquons. Ils en avaient bien le principe dans la gravure en creux des pierres, des pièces d'orfèvrerie, des cachets, des armures; mais comme ils ne connaissaient ni le papier, ni l'imprimerie, ils n'ont pu en développer les ressources.

La gravure, dans l'acception propre du mot, est l'art de représenter les objets sur le métal ou sur la pierre par des contours dessinés en creux, et ce nom désigne aujourd'hui l'opération qui produit une estampe.

La découverte et surtout l'application en est due, comme les grandes inventions de la poudre, de la boussole, plutôt au hasard qu'à la recherche.

Maso Finiguerra, orfèvre sculpteur florentin, élève de Ghiberti et de Masaccio, exécutait, en 1452, pour la confrérie des ouvriers et commerçants en laine de Florence, une *paix* ou patène (planche métallique destinée à recevoir le baiser de paix dans les cérémonies religieuses), ornée de nielles¹. Il avait terminé la gravure en tailles creuses de ses nielles qui devaient être ensuite remplis d'un émail noir et dur, lorsque, pour se rendre compte immédiatement de l'effet que produirait son travail, il remplit ses tailles avec du noir de fumée. Sa servante posa par mégarde sur ce travail un paquet de linge mouillé, et appuyant son coude sur le linge elle se mit à causer avec son maître; Finiguerra crut son œuvre en danger et se précipita sur sa servante en lui reprochant sa négligence; mais en examinant la *paix*, il n'y vit plus le noir qu'il y avait déposé; alors, regardant son linge, il reconnut l'empreinte exacte de sa composition.

L'artiste, dans cet accident, vit tout un monde de découvertes. Au linge mouillé il substitua un papier humide, et la gravure fut inventée².

La gravure peut se diviser en deux genres principaux : l'un est la gravure en *taille-douce* ou au burin, l'autre en *taille d'épargne* ou sur bois. La première consiste à reproduire le dessin du sujet par des sillons tracés

¹ Nielle vient de *nigellum*, d'où *niello*, *niellare*, couleur noirâtre qu'on mettait en fusion pour la répandre dans les sillons des objets d'orfèvrerie, ordinairement des vases sacrés ou des canons d'autel. C'était un composé d'argent, de cuivre et de plomb, quelquefois d'or et de bronze.

² La Bibliothèque nationale possède une épreuve sur papier de la *paix* de Finiguerra, c'est certainement le monument le plus précieux sur l'histoire de la gravure.

sur une plaque de cuivre ou d'acier, taillés au moyen d'un instrument d'acier trempé, nommé burin, et dont la forme permet à l'artiste d'agir par incisions angulaires. Ces sillons sont ensuite remplis, au moyen d'un tampon, d'une matière colorante, soit de noir d'imprimerie, de bistre, de cinabre; sur la planche on dépose une feuille de papier, légèrement imbibée d'eau, et ainsi disposée on fait passer le tout sous une presse qui force les parties du papier qui rencontrent les sillons à y entrer et à s'imprégner de la couleur qu'ils contiennent.

La gravure sur bois ou en taille d'épargne comporte les procédés absolument contraires. Les traits du dessin, fait sur buis ou sur poirier, sont conservés ou épargnés; ils restent en relief exactement comme les caractères d'imprimerie, et de même se reportent sur le papier mouillé, par l'effet de cette saillie. Ce mode de gravure, dont on ne connaît pas l'inventeur, semble avoir été antérieur d'un demi-siècle à la découverte de l'imprimerie, ainsi que l'attestent les cartes à jouer et plusieurs images populaires de sainteté, conservées à la Bibliothèque nationale à Paris.

Les autres natures de gravure qui viennent ensuite ne sont, à bien prendre, que des procédés plus ou moins modifiés ou perfectionnés de la gravure au burin ou sur bois. Ainsi la gravure à l'eau-forte, à la pointe sèche, à la manière noire, au lavis, à l'aquatinte, au vernis mou, au camaïeu, procèdent essentiellement de la gravure en taille-douce et de celle sur bois, ainsi que nous le démontrerons.

Nous ne nous occuperons d'abord, avec la gravure au burin et sur bois, que de celle à l'eau-forte, parce que, d'invention ancienne, elle se lie avec l'histoire de l'art, qu'elle a été employée par les artistes dont il est indispensable de parler. Nous indiquerons les caractères des autres procédés dans leur ordre de date. Longtemps employée par les armuriers, la gravure à l'eau-forte fut, dit-on, appliquée pour la première fois à l'exécution des estampes par Albert Durer¹. L'artiste qui se sert de ce moyen n'a point un travail aussi fatigant à exécuter que s'il gravait au burin ou sur bois. Il dessine avec la pointe, sur une planche de cuivre enduite d'un léger vernis, les traits comme s'il dessinait au crayon. La planche de cuivre se trouve à nu aux endroits enlevés par la pointe. Il verse ensuite sur la plaque, après l'avoir entourée d'une sorte de digue en cire, une certaine quantité d'eau-forte qui mord et corrode les parties dessinées. Il laisse l'eau-forte mordre plus ou moins longtemps, en proportion de l'effet qu'il

¹ Albert Durer, né à Nuremberg, en Franconie, le 20 mai 1471.

veut obtenir; il enlève ensuite le vernis et imprime comme pour la gravure au burin.

Maso Finiguerra eut bien vite des imitateurs. Martin Schoen, à Colmar, popularisa la gravure dès 1460; puis il eut aussi ses imitateurs, à Munich, à Mekenen, en Westphalie, et surtout à Nuremberg où Michel Wolgelmuth, peintre, l'enseigna à ses élèves. C'est dans cette ville que naquit le plus grand artiste de l'Allemagne, Albert Durer, et c'est là qu'il produisit tous les admirables travaux qui le font considérer comme le père et le type de l'art allemand. Il n'est pas inutile de donner quelques détails sur l'homme étonnant qui a été un des plus habiles graveurs, et qui reste encore l'un des plus éminents artistes de cet art.

Albert Durer, fils d'un orfèvre de Nuremberg, avait été placé par son père dans l'atelier de maître Wolgelmuth, et, enfant encore, il étonnait par son aptitude à comprendre les sciences et son extrême habileté à exécuter tout ce qu'il voyait faire.

Voici ce qu'il dit lui-même dans ses ouvrages :

« Mon père n'avait pour lui, pour sa femme, pour ses enfants que le
« plus strict nécessaire, un pain dur et noir, arrosé de sueur et gagné à la
« main..... Mais c'était un vrai chrétien celui-là, paisible et doux, et
« soumis à la Providence, bon et modeste avec tous, qui est mort en re-
« gardant le ciel, qui est dans le ciel à présent..... Ce cher père avait eu
« grande attention, en son âme et conscience, d'élever ses enfants à la
« gloire et dans la crainte de Dieu; car c'était là sa plus grande ambition,
« bien élever sa famille. Voilà pourquoi il nous exerçait chaque jour à
« l'amour de Dieu, du prochain, et de la patrie; après quoi il nous appre-
« nait à aimer ce qui est beau; l'art était notre seconde adoration..... Je
« me sentis à la fin plutôt un artiste qu'un orfèvre, et je priai mon père de
« me permettre de peindre et de graver. Lui, d'abord, fut mécontent
« de ma demande. Toutefois, après quelques refus, il céda, et le jour de
« saint André, en 1486, il me plaça chez maître Michel. Dieu m'accorda
« une grande application, et je fis bientôt des progrès, au dire de mon
« maître. »

Albert Durer surpassa bientôt son professeur Wolgelmuth, et sa réputation s'étendit dans la Franconie, la Westphalie et presque toute l'Allemagne. Aimé de tous ses condisciples, estimé de ses rivaux, Durer était arrivé à être déjà considéré comme un des premiers artistes de l'Allemagne. Ses études embrassaient toutes les recherches; tour à tour mathématicien, ingénieur, architecte, géomètre, sculpteur, il était envié de tout ce

qui cultivait l'art, et adoré particulièrement de ceux qui connaissaient son caractère doux, charitable et compatissant.

Durer, dit Camerarius, avait une taille remarquable et un corps digne de soutenir son âme d'élite; sa tête, d'une régularité majestueuse, avait une abondante chevelure; ses yeux étaient brillants et ses mains d'une grande finesse; c'était enfin un homme accompli.

Au moment où ses travaux, appréciés de tous, allaient lui donner la tranquillité et le bonheur peut-être, Durer se maria, et commença, pour ne la finir qu'avec la vie, cette existence de peines et de chagrins qui ne le quitta plus.

Au retour d'un voyage en Hollande il épousa Agnès Frey, fille d'un ami de son père. Voici comme il raconte lui-même l'acte le plus important de sa vie :

« J'étais parti dans l'an 1490, après Pâques, et je revins en 1494, après la Pentecôte; et étant de retour, Hans Frey négocia avec mon père et me donna sa fille, du nom d'Agnès; il me donna avec elle 200 florins et fit la noce, qui eut lieu le lundi avant la Sainte-Marguerite, 1494. »

Agnès était belle, mais d'un caractère dominateur, impérieux et dur; elle avait la prétention d'imposer à l'artiste son travail, de lui fixer une tâche, et quand il n'avait pas obéi elle s'emportait et s'oubliait jusqu'à frapper l'homme qui aurait dû être l'objet sinon de son affection, du moins de son estime et de son respect. Elle alla même jusqu'à l'enfermer, en le menaçant de le tenir ainsi jusqu'à ce qu'il eût exécuté ce qu'elle lui avait ordonné.

Durer avait longtemps supporté ces humiliations, mais sa douceur eut un terme. Il partit comme un coupable et se sauva à Venise. Il voulait ressentir les impressions de ses premiers voyages, revoir les quelques amis qu'il avait laissés en Italie. Mais là encore des déceptions l'attendirent. Il se lia avec Jean Bellini, alors très-vieux et pour lequel il prit une grande affection, et qu'il trouvait encore « le meilleur dans la peinture. » Il travailla, aidé des conseils de ce savant artiste; mais il s'aperçut bientôt que toutes ses gravures étaient copiées et contrefaites. On dit qu'à ce sujet il fit un procès à Marc-Antoine Raimondi de Bologne, mais on croit cette anecdote de Vasari controuvée.

Quoi qu'il en soit, le pauvre artiste se vit enlever par des parasites les fruits de ses travaux; ses amis d'autrefois, à l'exception du vieux Bellini, devinrent ses ennemis, et, malade et découragé, il attendait à Venise la fin de tous ses maux, lorsqu'il se sentit renaître par l'étincelle qu'un autre homme de génie comme lui venait faire briller à ses yeux. Raphaël, le grand

Raphaël avait vu aussi les admirables dessins, les belles gravures d'Albert Durer, et, poussé par son admiration, il lui écrivit. Les artistes échangèrent leurs portraits, puis une correspondance s'établit entre eux; ils se virent et s'entretenirent des grandes choses dont leurs esprits étaient préoccupés. Andrea Mantegna, un des patriarches de l'art en Italie, le maître de Corrège, voulut connaître Durer et se mit en route pour l'aller voir; mais avant d'arriver à Mantoue Mantegna mourut de vieillesse.

Enfin, les princes et les rois vinrent le chercher; Ferdinand, roi de Bohême, et Maximilien, empereur d'Allemagne, le prirent en grande estime.

LOUIS LECLERE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LITTÉRATURE.

LE THÉÂTRE GREC.

DEUXIÈME ARTICLE.

(*Explication de l'énigme historique.*)

Ce que je vous ai dit d'Eschyle, Mesdemoiselles, doit bien faiblement vous rappeler nos études sur le théâtre français¹ et les singulières poésies dramatiques de Jacques de la Taille, de Hardy et de tous les prédécesseurs de Corneille. La raison en est simple; Eschyle a joué chez les Grecs le rôle qu'a si noblement rempli, dans notre patrie, l'immortel auteur du *Cid* et des *Horaces*.

Si nous possédions les ébauches des Grecs qui firent parler la muse tragique avant l'auteur des *Perses* (et non des *Pères*, comme on me le fait dire dans mon dernier article), nous trouverions sans doute bien des fautes à reprendre. Toutefois, disons-le, la langue grecque, dès cette époque, était formée. Le génie d'Hésiode et d'Homère avait éclairé toutes ces petites républiques, qui ont laissé de si grands souvenirs. Terre heureuse et bénie des arts, qui ne nous a légué que des œuvres parfaites, et dont les moindres débris font le désespoir et l'admiration des âges! La Grèce nous apparaît, dans l'horizon où le temps l'a placée, comme Minerve s'élançant tout armé du

¹ Voir le 2^e vol. du *Magasin des Demoiselles*, p. 299.

front de Jupiter, ou comme la blonde déesse sortant du sein des flots. Les poètes de la Grèce ressemblent aux héros d'Homère ; d'un seul bond ils atteignent l'extrémité de la lice ; ils s'élèvent, pour ainsi dire, sans aïeux et sans maîtres ; on ne sent pas, en les admirant, qu'ils ont eu des précurseurs.

Sans doute, le génie d'Eschyle ne fut pas inutile au génie de Sophocle ; mais Sophocle est par lui-même si complet, et son théâtre comme sa poésie ressemblent si peu au théâtre et à la poésie d'Eschyle, qu'entre ces deux nobles poètes on ne sent pas de filiation. L'harmonieux auteur de l'*OEdipe roi* ne combat pas avec le ceste du chantre de *Prométhée* ; ses œuvres sont bien à lui, et s'il est permis, chez nous, de croire que Racine ne fût pas, sans l'exemple de Corneille, parvenu à la perfection merveilleuse qu'il a atteinte, rien n'autorise pour Sophocle une semblable supposition.

Le célèbre tragique grec naquit dans le bourg de Colone, près d'Athènes, l'an 498 avant J.-C. ; il mourut l'an 406, après une carrière qui n'eut qu'un seul jour de malheur. « L'axiome favori d'Homère, d'Hérodote, des tragiques grecs, a dit M. Gail, était qu'avant de déclarer un homme heureux, il fallait attendre sa mort ; ainsi on pouvait juger si sa félicité s'était maintenue pure et à l'abri des catastrophes ; si, dans tout le cours de sa carrière, sa vertu n'avait pas fléchi ; s'il avait été utile à sa patrie, à sa famille, à sa propre gloire, à celle de ses concitoyens ; si, enfin, une belle mort avait couronné une belle vie. Sophocle a connu tous ces bonheurs, rempli toutes ces conditions ; et sa longue carrière fut tellement remplie de prospérité, de gloire, tellement environnée de la faveur publique, de la considération et des honneurs qui vont trouver les hautes capacités, que l'illustre tragique, comblé des dons de la naissance, de la fortune, de la beauté, et dispensé, par une rare exception, des retours de l'ingratitude athénienne, peut, à bon droit, réclamer le titre d'heureux mortel, comme celui de grand poète. »

Au savant helléniste je n'ai qu'une question à adresser : Peut-on être à la fois heureux mortel et père malheureux ? Ah ! que bien plutôt il me plait de croire, lorsque la voix de Sophocle m'émeut et me touche par d'indiciales accents de tristesse, qu'il épanchait ainsi les amertumes de son cœur. Oui, il est vrai, Sophocle a commandé avec honneur des armées, et il fut élevé à la dignité d'archonte, la première charge de la république ; oui,

* Sujet de l'énigme.

c'est vrai, ce sont là d'insignes honneurs ajoutés aux lauriers du poète ; mais qui ne sent combien l'ingratitude de ses fils, au milieu de cette glorieuse vie, dut être poignante pour le noble vieillard?... A la grandeur de sa gloire, je mesure l'immensité de sa douleur.

Imaginez cette scène. L'Aréopage est réuni, le peuple d'Athènes se presse autour de l'auguste tribunal, des enfants las de la longue vieillesse de leur père, fatigués d'attendre leur part d'héritage, viennent déclarer que ce père a perdu l'esprit, qu'il est incapable de gérer sa fortune et sa maison... Et ce vieillard, quel est-il ? Un vieux général, un vieux chef de la république, le favori des Dieux et des Muses ; il pleure en écoutant ses fils dénaturés... Mais, silence, il se lève, il s'exprime dans la langue de son divin maître, d'Apollon à la lyre d'or : on l'écoute, on l'écoute encore ; ce n'est point une défense qu'il prononce, il déclame une tragédie nouvelle, un chef-d'œuvre ! l'*OEdipe roi*. On se presse pour entendre l'harmonieux vieillard ; les juges quittent leurs sièges, les Athéniens gémissent sur les malheurs d'OEdipe, et lorsque, arrivé à la dernière scène, ce prince infortuné embrasse pour la dernière fois ses enfants et leur adresse ses adieux, un immense cri de douleur répond au poète, qui tombe palpitant et éperdu aux bras de la foule éplorée.

Ah ! si l'on appelle cela un triomphe, qui voudrait acheter la gloire à ce prix ! Et quand OEdipe aveugle, près de quitter ses filles, les appelle encore, et s'écrie :

Que je les touche encor de mes mains paternelles.

.....

Oui, que je les embrasse, et je croirai les voir.

Que dis-je ! Vous avez exaucé ma prière ;

Vous avez eu pitié de ce malheureux père.

Ne les entends-je pas.

Ce n'est plus OEdipe qui parle, c'est Sophocle qui pleure. Ce grand tragique avait composé cent vingt-trois pièces, dont il ne nous est parvenu, en entier, que *Philoctète*, *Antigone*, les *Trachyniennes*, *Ajax furieux*, *OEdipe roi*, *OEdipe à Colone*, et *Electre*. Le style de Sophocle est merveilleux d'élégance, d'harmonie et de précision ; dans le plan de ses pièces il est à la fois simple et fécond ; c'est le plus touchant, le plus pathétique des tragiques grecs. Sénèque, P. Corneille, Voltaire, Ducis, Laharpe et bien d'autres, ont voulu lutter avec lui, soit en traitant les mêmes sujets, soit en l'imitant ; tous, un seul excepté, se sont déclarés vaincus et l'ont proclamé l'*Homère de la tragédie*.

A. G.

Les récits de la fin de ce grand homme sont incertains, mais il paraît avoir été surpris par la mort au sein de ses études favorites, et demandant encore à la muse de divins accents.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le philosophe qui a introduit le mot *utopie* dans les langues modernes ?

BOTANIQUE.

LE POISON SOUS LA FLEUR.

Voici le temps des fleurs et des hirondelles ! voici le gai printemps avec son doux soleil, ses brises parfumées, ses guirlandes de verdure ! C'est la fête du cœur, la joie des poètes, le réveil de la nature ! A son appel, les feuilles des arbres viennent de quitter le petit nid soyeux et lustré dans lequel elles ont bravé, sans danger, les premiers froids et les pluies abondantes du printemps ; joyeuses, elles ont étendu leurs jolies ailes vertes, et sont venues réjouir nos yeux et nous prêter leur ombrage. Les grappes pendantes et dorées de l'ébénier se confondent avec la pourpre du lilas, dont elles rehaussent encore l'éclat ; fatigué de ses longs voyages, le rossignol vient se reposer sous son feuillage, et chanter la joie du retour. Mille fleurs charmantes épanouissant leurs brillantes corolles aux doux rayons du soleil, viennent orner nos parterres et remplir l'air de leurs émanations parfumées.

Soyez les bienvenues, belles printanières ! Qui mieux que nous saurait vous fêter et vous accueillir ? nous femmes, et qui comprenons avec enthousiasme toutes les mystérieuses beautés de la nature ! Les fleurs ne viennent-elles pas souvent nous rappeler de gracieux souvenirs ? Les poètes les plus éloquents n'ont-ils pas célébré leurs charmes ? Ne retrouve-t-on pas en elles l'image de la grâce, de la fraîcheur et de la jeunesse ?... L'idée de la beauté est tellement liée à celle des fleurs, qu'il est presque impossible de les en séparer : Une cour sans femmes est un parterre sans roses, a dit François I^{er}.

Mais, de même que la beauté, chez quelques femmes, n'est souvent qu'un masque trompeur, de même la plus belle des fleurs peut cacher un

poison perfide. Soyez bénies pour vos charmes et vos vertus, antique et nombreuse famille des roses, gracieuses mauves au teint délicat; œillets à l'odeur balsamique, modestes violettes, soyez les bienvenus, vous et vos douces compagnes, car non-seulement vous êtes belles, mais encore vous êtes bonnes. Heureuse la main qui vous soigne! Nulle douleur cuisante ne viendra payer sa peine, nulle déception amère ne viendra tromper son attente; pardonnez-nous, chères fleurs, en faveur de tout l'amour que nous avons pour vous, de venir ici dévoiler quelques-uns de vos secrets de famille, et d'apprendre à la foule étonnée que vous n'êtes pas toutes parfaites! Nous aimions tant à le croire! Pardonnez-nous de venir arracher le masque trompeur qui couvre quelques-unes d'entre vous! Croyez qu'il nous en coûte beaucoup pour froisser de charmantes illusions, pour détruire de doux prestiges!

Jusqu'à ce jour, on n'a pu nous accuser, à votre égard, ni de calomnie, ni même de médisance! Bien loin de là, nous chantions vos vertus, et vos défauts, nous les disions tout bas... bien bas..., Mais voici qu'un jour, c'était au commencement du printemps, à l'époque où la giroflée montre ses rameaux d'or, où la pâquerette vient donner ses oracles..., une jeune et charmante enfant, aux joies pures, innocentes, s'approche, dans un jardin, d'un bosquet de lilas et de chèvrefeuille (nous aimons à parler de celles-ci, elles sont douces et inoffensives); leur parfum, leur fraîcheur l'engagent à s'asseoir; sa tête est ombragée d'un délicieux feuillage, un parterre est à ses pieds. Un livre à la main, elle suit avec intérêt une lecture attachante; l'esprit préoccupé, et par un mouvement purement machinal, elle arrache une à une les feuilles d'une plante qui se trouve à ses pieds. Cette plante est d'un aspect agréable; sa fleur est bleu violacé, faite en forme de casque; son feuillage, très-découpé, est nombreux et touffu; on la nomme vulgairement le *casque de Vénus*, c'est l'aconit! L'enfant est sans défiance, et dans son innocente distraction, elle porte à sa bouche ces feuilles au suc empoisonné!... Bientôt un mal affreux s'empare de tout son être..., un feu brûlant circule dans ses veines; dans son effroi, elle s'écrie! elle invoque du secours!... Hélas! tout est inutile, et la pauvre enfant paye de sa vie sa confiance et son imprudence.

Et maintenant, fleurs cruelles et sans pitié! pensez-vous que nous puissions plus longtemps garder un coupable silence? Soyez bannies à jamais, perfide famille des aconits, meurtrières renoncules, hypocrites lobélies, trompeuses élématites, que votre front se courbe devant la célébrité de vos crimes; que la main des hommes vous délaisse et vous repousse. Que

le doux printemps garde sa rosée et son vivifiant soleil pour le jasmin et les roses. Alors votre corolle flétrie n'aura plus de charmes, alors vous serez reléguées, avec vos semblables, dans les jardins botaniques, dont vous n'eussiez jamais dû sortir; là, vous ne tromperez plus; là, vous ne ferez plus de victimes; des mains graves et expérimentées se serviront même de vos défauts, et, en les appliquant prudemment, pourront en tirer parti en faveur de l'humanité. Mais fuyez..., fuyez notre présence.

M^{me} LOUISE LENEVEUX.

(La suite au prochain numéro.)

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LUCIE.

SIMPLE HISTOIRE.

(Traduit de l'Anglais de M. Child.)

Fille aînée d'une mère restée veuve avec quatre enfants en bas âge, Lucie Warren connaissait le travail, la pauvreté et les privations qui en sont les compagnes inséparables. Habitée dès sa plus tendre enfance à lutter avec les difficultés de toutes sortes, elle savait forcer les circonstances les plus ingrates à céder devant son énergie et sa persévérance, tandis qu'elle se soumettait avec patience et courage aux malheurs irréparables.

Elle avait à peine quatorze ans, lorsqu'il lui fallut, à son tour, servir de mère à trois orphelins, un frère et deux jeunes sœurs à qui la mort venait d'enlever leur dernier soutien. La tâche était lourde à remplir, et Lucie en eût été accablée si elle avait eu moins de courage: son frère, âgé de dix ans, créature épileptique et souffreteuse, possédait à peine un rayon d'intelligence; les autres enfants, âgées de 6 et 8 ans, étaient de bonnes et fraîches petites filles, animées déjà du désir de se rendre utiles.

M^{me} Warren était morte subitement; elle n'avait donc pu prodiguer à sa fille chérie les conseils suprêmes dont la pauvre orpheline avait un si grand besoin; ses lèvres, que la mort avait fermées pour toujours, n'avaient pas eu le temps de laisser échapper de ces paroles d'espérance et de foi qui se gravent profondément dans l'âme de ceux qui les entendent. La coupe de la vie n'est jamais complètement amère pourtant; Lucie éprouvait une

certaine douceur à la pensée que la maladie et les longues souffrances n'étaient pas venues se joindre aux épreuves sans nombre de la pauvre veuve, et qu'elle recueillait dans un monde meilleur le fruit des soins pénibles et du travail incessant auxquels elle avait été condamnée dans celui-ci.

Lucie, *donnée d'un grand cœur et d'un caractère énergique, comprit qu'elle se devait tout entière à ses nouveaux et saints devoirs. S'efforçant donc de secouer la douleur qui l'accablait, elle appela sa jeune sœur, enfant pleine d'intelligence et de sensibilité, et voulut l'initier à ses projets pour l'avenir. Leurs besoins étaient bien modestes, mais leurs ressources étaient bien faibles aussi. On entraît dans l'automne, il avait fallu payer les funérailles de la mère avec une petite somme mise en réserve par celle-ci pour les exigences de la mauvaise saison :*

« Prenons courage, chère sœur, dit Lucie en attirant Marthe sur ses genoux ; ton travail et le mien, joints au beurre que nous donnera la vache, suffiront, je l'espère, à nous faire vivre avec Jeanne et Thomas cet hiver. Une chose, pourtant, m'embarrasse. Comment nous procurer le foin nécessaire à notre Cherry ? Il ne nous reste pas un sou, et j'ai entendu dire à maman, pas plus tard que la semaine dernière, que cela coûterait au moins cinquante francs.

— Cinquante francs ! s'écria Marthe en ouvrant de grands yeux, mais c'est plus d'argent que nous n'en pourrions gagner tout l'hiver en travaillant nuit et jour !

— D'autant plus qu'il nous le faut tout de suite, répondit Lucie, et que nous ne pouvons attendre qu'il soit gagné.

— Mais, Lucie, M. Williams consentirait peut-être à nous faire crédit, nous lui promettrons de le payer aussitôt que possible.

— Notre bonne mère avait coutume de dire, chère petite, qu'il est mal d'emprunter sans être sûr de pouvoir rendre, et nous sommes toujours si pauvres !

— Combien nous donnerait-on de mon joli petit agneau ? dit Marthe, après avoir réfléchi quelques instants.

— Consentirais-tu donc à le vendre ? s'écria Lucie, dont les yeux brillèrent. J'ai pensé à cela plusieurs fois déjà, mais sans oser te le proposer.

— Je serais bien égoïste, chère Lucie, si j'hésitais à en faire le sacrifice, et maman nous a inspiré l'horreur de l'égoïsme.

— Tu as raison, souvenons-nous toujours de ses préceptes. Nous vendrons ton agneau. Mais cela ne suffira malheureusement pas, nous serons forcées d'y joindre le cochon.

— Nous n'aurons donc pas de lard cet hiver, dit tristement Marthe.

— Ce nous sera une grande privation, je l'avoue, répondit Lucie, mais que faire à cela ? Puisque nous ne pouvons nous procurer tout ce que nous désirons, le meilleur parti à prendre est de nous contenter de ce que nous avons. Je vais aller trouver M. Williams pour lui proposer le cochon et l'agneau, en échange du foin de Cherry.

— Oh ! il y consentira, j'en suis sûre, répondit Marthe. Va donc, petite sœur, j'aurai bien soin de Thomas en ton absence, et je continuerai en même temps les chaussettes que tous nos chagrins m'ont empêchée de terminer.

— Tu es une bonne fille, dit Lucie en l'embrassant. Penses-tu les finir bientôt ?

— Demain, sœur, demain en travaillant bien. M^{me} Dudley nous le payera de suite, et nous pourrons ajouter cet argent au prix du foin. »

Lucie ne fut pas trompée dans son attente. Le bon M. Williams consentit, non-seulement à recevoir l'agneau et le cochon, mais il donna encore, en échange, beaucoup plus de foin que ne le comportait leur valeur.

Les orphelines vécurent ainsi pendant quelque temps. A l'entrée de l'hiver une charitable voisine leur prêta un petit poêle qui leur permit de se chauffer à peu de frais ; une autre leur fit cadeau de charbon, une troisième de quelques mètres de flanelle ; Lucie et Marthe, soigneuses et vaillantes, ne manquèrent pas d'ouvrage, la petite famille put donc attendre, sans trop souffrir, le commencement du printemps. Un jour, pourtant, Lucie s'aperçut que le foin était près de manquer au râtelier de Cherry ; elle venait annoncer cette mauvaise nouvelle à Marthe, lorsque celle-ci l'aborda d'un air consterné :

« Je crois notre pauvre Thomas bien malade, chère sœur, lui dit-elle ; je l'ai appelé, ainsi que tu m'avais dit de le faire, mais ne recevant pas de réponse, je suis allée à son lit pour l'engager à se lever. Il n'a pas paru m'entendre, et il faut qu'il soit bien mal, car je lui avais annoncé le déjeuner. »

Lucie effrayée courut au lit du pauvre enfant ; elle le trouva bien mal, en effet, et oublia ses soucis devant cette préoccupation plus grande.

C'est ici que la position des orphelines commença réellement à devenir précaire ; les deux aînées, attachées au chevet du malade, ne purent terminer le dernier ouvrage entrepris ; l'argent manqua bientôt à l'escarcelle, le foin au râtelier. Lucie, accablée de peine, employait à un travail forcé les quelques instants qu'elle pouvait dérober au malade, dont l'état empirait de jour en jour.

« Repose-toi un peu et n'aie pas l'air si triste, lui disait Marthe en l'embrassant; Thomas ira mieux demain, peut-être.

— Hélas! non, répondit Lucie, en retenant les larmes prêtes à couler de ses yeux. Mais ce n'est pas tout encore, nous n'avons plus qu'un petit morceau de pain; j'ai employé aujourd'hui, pour la soupe de Tom, tout ce qui nous restait de farine de gruau, Cherry souffre aussi de la faim, et je n'ai plus d'argent!

Marthe se reprit à sangloter. « Qu'allons-nous devenir, ma pauvre Lucie, s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir?

— Il ne nous reste qu'une seule ressource, Marthe, c'est de mendier.

— Ah! je ne le pourrai jamais, s'écria Marthe, en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Tu ne le ferais pas pour toi-même, chère enfant, tu sais travailler; mais ces deux innocentes créatures, Jeanne et Thomas, ne doivent pas mourir de faim. Je vais aller trouver M. Williams, il a toujours été bon pour nous, je suis sûre qu'il me donnera quelque chose.

— N'y va pas aujourd'hui, Lucie, tu es si pâle et si fatiguée; je me passerai bien de souper, je n'ai pas faim, il y aura donc assez de pain encore pour Jeanne.»

Des larmes, longtemps contenues, coulèrent enfin sur les joues de Lucie; elle prit sa sœur dans ses bras et la serra convulsivement sur son cœur, sans pouvoir prononcer une parole. Les pauvres enfants s'abandonnaient ainsi à leur douleur, lorsqu'un léger coup frappé à la porte vint les faire tressaillir. C'était un charitable et riche fermier du village, dont la petite famille avait eu plus d'une fois à se louer. M. Dudley (ainsi s'appelait le fermier), interrogea de l'œil le visage pâli des deux jeunes filles.

« Qu'est-ce, mes enfants? dit-il; vous paraissez bien tristes; racontez-moi vos peines, peut-être pourrai-je les soulager? »

On dit, et c'est une chose vraie, que les enfants sont excellents physiologistes; il est fort attendrissant de voir avec quelle facilité leurs jeunes cœurs se livrent à ceux qui les aiment réellement, et les traitent avec indulgence et bonté. Marthe et Jeanne s'étaient approchées du bon fermier, de manière à le toucher presque avant la fin de sa phrase, et le contemplaient avec la confiance qu'elles eussent éprouvée pour un tendre père. M. Dudley, touché jusqu'aux larmes par cette action si simple, prit Jeanne sur ses genoux, et passant un bras autour de la taille de Marthe, les invita de nouveau à parler.

Lucie essaya de le remercier, mais son cœur trop plein d'amertume déborda enfin, et elle éclata en sanglots.

« Parle donc, dit le fermier à Marthe, puisque Lucie ne peut le faire ; qu'avez-vous, et quel nouveau malheur vous accable ? »

— Ah ! monsieur, répondit la petite fille, c'est que notre pauvre vache n'a plus de foin, elle est malade et ne donne plus de lait ; il ne nous reste plus de farine de gruau pour faire la soupe à Tom, nous n'avons plus d'argent et nous sommes sans pain. »

M. Dudley se détourna pour cacher les pleurs qui remplirent ses yeux, à ce simple exposé des misères des orphelines.

« Les voisins ont eu grand tort de ne pas s'inquiéter davantage de ce que vous deveniez, dit-il, et vous, de ne pas avoir eu recours à eux dans votre détresse. Mais séchez vos pleurs, Lucie, et allez voir ce qui fait geindre Thomas si douloureusement ; le chagrin ne doit pas nous faire négliger nos devoirs. »

— Je le sais, monsieur, répondit Lucie relevant la tête et s'efforçant de paraître calme ; mais le cher enfant n'a besoin de rien ; il s'aperçoit que nous sommes tristes, et il pleure avec nous ; c'est ainsi qu'il gémit lorsque notre pauvre mère mourut. »

M. Dudley quitta les orphelines, leur promettant de leur donner bientôt de ses nouvelles. En effet, la petite Jeanne accourut peu de temps après leur annoncer qu'il arrivait du foin pour Cherry, tandis qu'un domestique du fermier entra avec un panier de provisions. Le lendemain, M^{me} Dudley vint elle-même prendre de plus amples informations sur la position des jeunes filles.

« Vous êtes trop bonne, madame, lui répondit Lucie qu'elle interrogeait ; ce que vous avez envoyé hier suffira, je l'espère, jusqu'à ce que nous ayons pu terminer l'ouvrage commencé ; l'herbe va pousser aussi, Cherry n'a donc plus rien à craindre. Mais comment vous remercier, madame ? je ne suis pas, je le crains, assez reconnaissante de vos bontés pour nous. »

— C'est Dieu qu'il faut remercier, ma fille, lui répondit doucement la fermière, et nous ne sommes que les dispensateurs des biens qu'il nous accorde. »

Tom mourut après quelques semaines de souffrances ; ses sœurs le pleurèrent sincèrement, bien qu'elles sentissent que Dieu s'était montré miséricordieux en appelant à lui le pauvre idiot. La bonne fermière accourut aussitôt qu'elle apprit ce nouveau malheur arrivé à ses protégées. Lucie lui dit : « Mon pauvre frère ! je ne lui prodiguerai plus les soins dont il était

si reconnaissant ! Malgré la faiblesse de ton intelligence, le cœur veillait chez toi, Tom, comme une lampe au milieu de ruines. Puis-je espérer, madame, ajouta-t-elle timidement en regardant la fermière avec anxiété, que ce pur esprit, dégagé maintenant de son enveloppe mortelle, jouisse, avec notre mère bien-aimée, des joies éternelles ? »

M^{me} Dudley la rassura sur ce point, et eut la satisfaction de la quitter un peu consolée.

Peu de temps après l'enterrement de Tom, les amis de Lucie lui conseillèrent d'apprendre à tresser la paille dont on fait les chapeaux. Elle trouva cette besogne si lucrative, qu'elle habitua Marthe et même la petite Jeanne à tresser la plus commune. Lucie allait porter son ouvrage dans les établissements où on l'employait, et, comme elle était attentive et intelligente, elle forma bientôt le hardi projet de confectionner elle-même un chapeau tout entier. Ses premiers essais lui donnèrent une peine infinie, et elle eût certes abandonné l'ouvrage, si elle n'avait connu tout le prix de la persévérance.

« Ce chapeau n'est pas d'une forme très-élégante, dit-elle à Marthe, mais il pourra cependant servir à Jeanne pour aller à la messe le dimanche. Je vais en faire un pour toi, il sera plus joli, j'en suis sûre.

— Comment, tu vas recommencer ? lui dit Marthe surprise ; je croyais que la peine que t'avait donnée celui-ci t'aurait découragée. »

— Non pas, petite sœur, répliqua Lucie en souriant ; il ne convient pas à de pauvres filles comme nous de se décourager si vite. Du reste, ce chapeau-ci ne me donnera pas autant de peine que l'autre, je ne ferai sans doute pas les mêmes bévues cette fois. »

Lucie avait raison, et sa persévérance fut couronnée d'un plein succès, car son second chapeau était réellement fort joli.

« Il est vrai, dit-elle à Marthe en admiration devant elle, que je ne travaille pas encore aussi vite que celles qui font cela depuis plusieurs années ; mais cela viendra, je l'espère. »

Elle fit en effet de rapides progrès, et devint en peu de temps une fort habile ouvrière.

La beauté et la solidité des chapeaux confectionnés par les orphelines leur attirèrent bientôt plus de commandes qu'elles n'en purent faire ; les trois sœurs se virent, en quelques années, non-seulement au-dessus du besoin, mais encore entourées de ces petites élégances de la vie qui en doublent le charme.

Dieu les récompensait ainsi de leurs efforts et de leur amour du travail.

J. ANCEAUX.

VARIÉTÉS.

LA PRINCESSE ENCHANTÉE.

LÉGENDE MAURESQUE.

(Traduit de l'espagnol.)

Il fut autrefois un roi appelé Abdelaxis, qui a donné son nom à une chaîne de montagnes. Il régnait sur tout le pays de Grenade. Je ne sais pas précisément dans quel siècle, mais ce doit être à une époque fort reculée.

Ce roi avait une fille belle et gracieuse comme les houris du paradis, et si orgueilleuse, qu'elle voulut surpasser les hommes par les dons de l'intelligence, comme elle surpassait les autres femmes en agréments et en beauté.

Son père, empressé de satisfaire ses désirs, fit venir de la cour d'Égypte un sage, qui lui apprit à changer les métaux en or, comme le faisait, dit-on, le roi qui éleva le palais de l'Alhambra. Il lui enseigna aussi les sciences naturelles et jusqu'à la nécromancie.

« Rien ne sera caché à tes yeux, lui disait souvent le vieillard, de ce que renferment la terre et les sept cieux. Pour rendre les éléments dociles à ta voix, tu n'auras qu'à tracer dans l'air trois cercles avec cette baguette d'ébénier, coupée pendant la nouvelle lune après la Pâque. Mais, ajoutait-il, quoique ton art puisse dompter les tigres et les lions, *garde-toi de la timide brebis !...* »

Ces promesses accrurent la fierté naturelle de la princesse, au point qu'elle crut indignes de son alliance plusieurs souverains qui la sollicitaient, et, par des refus inconsidérés, elle attira sur le royaume de son père le fléau de guerres longues et cruelles.

Abdalaxis ressentit avec amertume la folie de sa fille, et reconnut trop tard l'erreur qu'il avait commise en lui donnant une éducation si funeste. Après avoir vainement employé les conseils et les menaces pour l'obliger à changer de résolution, il la maudit enfin et souhaita sa mort...

Ce vœu fut exaucé. Soit que le Ciel voulût punir la princesse de sa hauteur et de son obstination, ou que cet événement fût écrit d'avance dans le livre du Destin, elle mourut peu de temps après. La fatalité de ce trépas prématuré ne put apaiser le courroux du roi. Il ne permit pas que la jeune

filles reposât dans le tombeau des princes de sa race, et, par une nuit orageuse, il fit porter furtivement son corps dans une caverne profonde, qui prit depuis le nom de *Caverne de la princesse enchantée*¹.

Le souvenir de cet événement se perdit peu à peu, et il était presque entièrement oublié, lorsque arriva la mort d'Abdalaxis. Alors, comme si la volonté du monarque défunt avait eu seule la puissance de retenir jusque-là sa fille dans le sépulcre, elle commença à en sortir chaque nuit, poussant des gémissements si lamentables, qu'ils effrayaient tous les habitants de la contrée.

Ils ne pouvaient d'abord croire à cette apparition; mais les plus incrédules eurent bientôt lieu d'être convaincus de sa réalité, car elle se montra sous des formes de plus en plus distinctes, se dissipant insensiblement comme un brouillard aux approches de l'aurore, pour aller de nouveau se cacher dans la caverne.

Par une belle nuit d'été, les villageois d'alentour, qui étaient accourus pour l'observer au clair de lune, la virent s'avancer vers une portion de terrain, qui est aujourd'hui le lit d'un grand étang, et, quoiqu'il n'y eût pas d'eau dans cet endroit, s'y coucher à demi avec ses longs cheveux dénoués et les vêtements légers d'une baigneuse.

La foule commençait à se railler d'une si étrange fantaisie, quand la princesse étendit sa baguette vers la montagne voisine, qui se fendit aussitôt, comme si elle eût été coupée par le tranchant d'un glaive². Une source jaillit impétueusement de cette ouverture, se précipita de rocher en rocher, et vint entourer le gracieux fantôme d'une vaste nappe d'eau.

On voit sur le bord d'un précipice la grotte que la princesse se creusa dans cette même montagne, et quelle habita pendant quelque temps. Il en existe encore deux chambres taillées dans le roc; mais on n'a jamais pu parvenir jusqu'à la troisième, quoique plusieurs l'aient tenté au péril de leur vie, dans l'espoir d'y découvrir un trésor³.

¹ Du haut de la montagne nommée le Plateau de Villaverde, on découvre sur les hauteurs opposées l'ouverture d'une caverne, que les habitants du pays appellent encore la Caverne de l'Enchantée, parce qu'e, disent-ils, elle servait autrefois de retraite au fantôme d'une femme qui apparaissait chaque nuit.

² Ce ruisseau se précipite entre deux rochers élevés qui ont dû n'en former primitivement qu'un seul. Il tombe d'une hauteur de 75 à 90 pieds, et forme à la base de la montagne un bassin large et profond.

Cette cascade, sans offrir le spectacle grandiose de la chute du Rhin et de celle de Gavarni dans les Pyrénées, les rappelle cependant par sa beauté et le pittoresque de sa situation.

³ Au-dessus de la cascade, presque au sommet de la montagne, on voit l'entrée d'une

Les murmures qui s'élevèrent contre la princesse enchantée, touchant cette nouvelle preuve de son pouvoir, devinrent l'occasion de nouveaux prodiges.

Un soir, deux bergers causant entre eux dans leur cabane, avaient dit :

« Elle a raison de se loger ainsi comme une chouette, dans le creux d'un rocher. »

Et le lendemain, lorsqu'ils firent sortir leurs troupeaux, ils restèrent stupéfaits en trouvant sur l'emplacement ordinaire de leur pâturage, une maison faite d'une seule pierre ¹. Non contente de cette nouvelle demeure, la princesse ne se proposa rien moins que de bâtir une ville elle seule, en y employant les heures qui s'écoulaient entre le lever de la lune et les premières lueurs du jour.

Son travail avançait rapidement. Elle avait aplani la cime d'une montagne où subsistent encore les vestiges de cette cité, qui promettait d'être la plus belle de l'Andalousie et l'une des plus célèbres du monde, mais dont le destin était de rester inachevée, car l'ouvrier manqua tout à coup à son œuvre merveilleuse ².

Il est bon de faire connaître ici un singulier caprice de la princesse enchantée. Cachée sous un déguisement, elle se divertissait quelquefois à provoquer au combat les chefs les plus vaillants de l'armée espagnole, campée à cette époque sous les murs d'Antéquera, et se plaisait à les troubler dans leurs projets ou leurs plaisirs.

Parmi ces chevaliers on en remarquait un si jeune, que son menton n'offrait pas la trace du plus léger duvet; et cependant si brave, si habile dans le maniement des armes, qu'il était la gloire de l'armée chrétienne et la terreur des assiégés.

Le bruit de sa renommée parvint aux oreilles de la princesse, en même temps que celui d'une victoire, remportée par lui sur le redoutable Argolan, le plus ferme appui du royaume.

A cette nouvelle, elle éprouva un désir irrésistible de se mesurer avec

grotte. Quelques personnes y pénétrèrent, il y a plusieurs années, espérant y découvrir un trésor; mais on n'y trouva que deux petites chambres complètement vides.

¹ Il existe en effet, à peu de distance d'Antéquera, une maison faite d'une seule pierre et qui forme deux petites chambres. Lorsque l'auteur de cette légende, Martinez de la Rosa, vit, en 1832, ce curieux monument, ses murs subsistaient encore jusqu'à la moitié de leur hauteur, mais il n'avait plus ni porte ni toit.

² La montagne de Villaverde forme, à son sommet, un plateau auquel elle doit son nom et où l'on remarque des ruines que l'on croit être celles d'une ville romaine.

le chevalier, et voulut le combattre sous les murs d'Antéquera, afin de donner plus d'éclat à un triomphe qu'elle regardait comme certain.

Pour mettre son projet à exécution, elle se présenta dans la ville sous le costume d'un guerrier maure, se disant venu de Fez exprès pour rompre trois lances avec le chrétien : ce qui lui fut accordé.

Celui-ci accepta le défi et entra dans la lice, portant au bras gauche, pour toute arme défensive, un bouclier sur lequel était peinte une blanche toison, avec cette devise : *Je me conserve pure et sans tache*.

Le sort, après être resté quelque temps incertain entre les deux combattants, se déclara en faveur du jeune Espagnol. La princesse s'aperçut avec étonnement qu'elle n'était pas encore parvenue à le blesser, quoiqu'elle l'eût touché plus de cent fois, tandis qu'elle sentait ses propres forces s'affaiblir peu à peu. Elle voulut recourir à sa baguette magique, mais au moment où elle la levait pour parer un coup de son adversaire, il la brisa du revers de son épée et la fit voler en éclats !...

Le fantôme jeta un cri qui glaça d'effroi les assistants, et disparut tout à coup, sans qu'on l'ait jamais revu depuis.

On apprit plus tard que son vainqueur n'était pas un chevalier, comme on l'avait cru, mais la fille d'un riche marchand de troupeaux de l'Estramadure. Elle se nommait Lauréna. Cachée sous des habits d'homme, pour conserver plus aisément son honneur, elle s'illustra au siège d'Antéquera par de brillants exploits, dont les chroniqueurs du temps ont conservé le souvenir¹.

La découverte du sexe de Lauréna et la devise qu'elle avait adoptée expliquèrent la prédiction mystérieuse faite à la princesse enchantée par le vieux magicien, et montrèrent qu'elle avait reçu son entier accomplissement.

JEANNE BERT.

¹ Les exploits de Lauréna et sa victoire sur le Maure Argolan se trouvent consignés dans un ancien manuscrit relatif à la prise d'Antéquera.

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

LETTRE IX.

A CAMILLE.

Juin 1851.

Voici mes craintes dissipées en ce qui regardait le printemps ; nous avons eu de beaux jours de soleil, et les Parisiennes ont pu se montrer dans tout l'éclat ou la fraîcheur de leur parure. Les anciens avaient gracieusement personnifié le printemps : c'était tantôt une femme couronnée de fleurs, tantôt un jeune enfant tenant un bouquet et un petit agneau nouveau-né. Enfin, la beauté ou l'innocence leur paraissaient seules dignes de représenter cette saison tant désirée de tous. Nous avions été prévenus que notre pauvre Paris allait être déserté pour Londres ; je me figurais déjà voir l'herbe pousser dans les rues, comme dans la ville du Grand Roi ; mon imagination me montrait les chevaux marchant au pas pour prendre de l'exercice par ordre des vétérinaires, et suivant tout pensifs les routes macadamisées, comme les coursiers d'Hippolyte en quittant les portes de Trézène. Grâce au Ciel, il n'en est rien ; je rencontre beaucoup de jolis visages, et je crois pouvoir affirmer que les Français sont plus curieux en cette occasion que nos Françaises. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'Hippodrome attire à chaque représentation une foule considérable, que l'on s'y porte en masse pour assister à l'ascension d'un ballon, chose qui deviendra aussi ordinaire dans notre siècle de miracles, que la réussite d'une bulle de savon.

Sous Philippe le Bel, les femmes de condition titrée avaient seules le droit d'acheter trois robes par an. Qu'entendait-on par *robe* ? était-ce un vêtement complet ? Sans aucun doute. Du temps de *Molière*, les bourgeoises affectaient de ne se vêtir que de brun ou de gris, et ne portaient le blanc ou le noir que dans les grandes occasions. Tout, heureusement, a bien changé pour les couturières et les modistes. Autrefois, sans aucun doute, on connaissait la mode, mais on n'avait jamais soupçonné la fantaisie.

Et que de jolies fantaisies j'ai remarquées cette année ! Je te l'ai dit, il faudrait daguerréotyper des douzaines de chapeaux, pour te donner une idée précise de leur arrangement. Voici les ornements qui dominent : pour la paille de fantaisie et le crin végétal, ce sont : les rubans écossais avec

fleurs des champs, ou simplement un large ruban écossais posé dans toute sa largeur sur le devant de la calotte, et continuant pour former les brides; ou bien encore une garniture de ruban composée d'un large nœud sur un côté du chapeau. Lorsque ce ruban n'est pas liséré d'une couleur tranchante, on y coud à plat un étroit velours noir, et on l'entoure d'une petite dentelle noire. D'autres marchandes préfèrent y ajouter de petits agréments en soie d'une ou plusieurs couleurs, qui doivent se retrouver sur les brides et le bavolet, ainsi que sous le dessous de la passe. A ces chapeaux l'on ajoute volontiers un voile de tulle noir ou blanc, brodé en paille, mais légèrement; par exemple, un dessin de pois ou d'étoiles entouré d'une petite grecque. Ces voiles se cousent au chapeau. On brode aussi des capotes de tulle illusion avec de la paille; ces capotes sont ornées de fleurs en paille. Pour jeune fille, une capote en tulle Bruxelles, à pois, avec un dessous de fleurs des champs, est peu coûteuse et fort jolie.

Les grandes faiseuses essayent des originalités que les femmes du monde acceptent volontiers, mais qui ne conviennent que pour une toilette recherchée. Par exemple, un chapeau de paille guipure à calotte de gros de Naples blanc, recouverte de trois rangs de dentelle noire; de chaque côté de cette calotte sont posées des touffes de pavots blancs à cœur noir; le dessous de la passe est orné de dentelle et de pavots. Cette coiffure était portée avec une robe de soie gros bleu, garnie de neuf velours de trois dimensions, posés trois par trois, et un mantelet de dentelle à pans carrés, dont le fond était encadré dans un velours noir, large de trois doigts. En général, le velours joue un grand rôle dans tout notre habillement. Je ne dois pas oublier de te prévenir que l'on ne s'en sert sur les chapeaux que comme complément, et non comme ornement unique. J'ai remarqué un beau chapeau de paille d'Italie orné de plumes blanches; dans ces plumes voltigeaient sur le côté des flots de velours noir, larges de deux doigts à peu près. Le jais est aussi employé également pour mantelet et pour coiffure; cependant je trouve cette broderie trop lourde pour chapeau, et je la préfère pour les pardessus. Après l'avoir cité les bizarreries de bon goût, je puis en venir aux excentricités qui me paraissent avoir moins de succès; entre autres, un chapeau de grosse paille, teint, verni; enfin, de la couleur du bronze florentin. Ce chapeau te rappellera les paniers de bonbons étalés chez tous les confiseurs, les hannetons, ou les souliers de peau anglaise, tu peux choisir entre ces souvenirs.

Les capotes de dentelle noire ne se voient plus en aussi grand nombre que les étés derniers; elles ont un grand inconvénient à mon avis, c'est

de ne pas bien accompagner les robes de jaconas, ou de toute autre espèce d'étoffe de couleur claire.

Le chapeau de jardin le plus commode est celui que je t'ai indiqué l'année passée, et que tu trouveras longuement expliqué aux Ouvrages du mois de juin 1850.

Pour le négligé on peut acheter des châles imprimés très-légers et très-bon marché, ou des châles de barége à larges raies satinées.

Pour demi-toilette, outre les mantelets que je t'ai indiqués dans mes dernières lettres, on porte un mantelet de mousseline à une seule garniture festonnée à grandes dents, ou bien un mantelet à deux rangs d'effilés, prenant la forme du bras et formant châle, assez bas devant et derrière. Ce mantelet est plus convenable pour négligé que le petit mantelet ouvert sur la poitrine. Avec la mode des manches ouvertes, presque toutes les femmes laissent voir leurs bras, lorsque le vêtement qui couvre la robe est d'une trop petite dimension.

On aperçoit encore quelques pardessus très-courts. Ils plaisent surtout aux femmes qui ne se promènent qu'en voiture. Je t'en envoie un patron tout nouveau, que tu peux orner ou broder à ta guise. Le patron de la robe à basque m'a aussi paru gracieux. N'oublie pas la pince qui marque l'endroit de la ceinture.

Le barége, quelque simple qu'il soit de dessin ou de tissu, exige des volants ou des plis, et encore ceux-ci ont-ils une maigre apparence. Les volants se portent très-haut. Le jupon a cinq lés, le volant du bas en a sept, le second de même, et le troisième qui se fronce avec la jupe dans la ceinture n'a que cinq lés comme elle. Les volants se cousent de manière que l'ourlet des plus élevés retombe sur la tête de celui de dessous. Toutes ces robes sont à disposition, soit à raies satinées de couleur tranchante, tissées en travers, ce qu'on a appelé *barége bayadère*, ou à ramage avec guirlande bordant les volants et les manches. Le barége peut servir pour petite soirée lorsqu'il est de belle qualité et d'un dessin nouveau, mais il est nécessaire d'avoir deux corsages. Celui pour la ville est froncé, ouvert devant jusqu'à la taille, et aussi par derrière; les dos de redingote n'allant pas aussi bien que ceux-ci; la ceinture doit être très-busquée et étroite. On garnit le bas des manches (manches pagodes) d'un petit ruban assorti, ainsi que le tour de la robe et le bas des volants. Ce petit ruban se fronce en tirant un ou deux fils arrangés pour former coulisse. Depuis quelque temps les couturières n'ont qu'à rendre des actions de grâce aux rubaniers, qui leur abrègent de moitié le travail des garnitures.

Pour le soir il faut faire un corsage à pointe comme pour bal, de petites manches courtes, une petite berthe à châle enjolivée de quelques rangs de ruban froncé. Une ceinture de ruban à longs bouts est le complément de cette toilette.

La mode des manches pagodes a ravivé celle des bracelets en velours ou en rubans, que l'on devrait plutôt appeler brassards, car les choux et les nœuds cachent tout à fait le poignet. Cette fantaisie convient mieux pour les bras maigres que les velours plats retenus par des boucles. Je te prie de transmettre tous ces renseignements à M^{me} E. B., et de la prier de regarder la gravure de modes.

Les foulards ont beaucoup perdu de leur vogue; celui des Indes ne se voit plus guère que sur des personnes âgées; les robes à 29 francs affichées dans quelques grands magasins n'ont aucune solidité, et les grands dessins de roses et d'autres fleurs, qui sont nouveaux, sont d'un prix qui fait réfléchir, pour un tissu qui ne peut convenir pour toilette.

Pour toute jeune fille, une étoffe toujours recherchée est le gros de Naples à petites raies ou à petits carreaux, bleu, rose, lilas, vert-chou sur fond blanc; elle ne coûte que 3 à 4 francs le mètre.

Pour soirée, je te conseille aussi la robe d'organdi à trois volants, garnie de rubans de gaze, ou la robe de grenadine unie à volants satinés.

Je t'ai fait dessiner, sur la gravure de modes, la petite robe d'enfant dont tu as reçu le patron et le dessin le mois dernier, afin que tu n'éprouves pas de difficultés à la monter lorsque tu l'auras brodée. On habille les enfants d'une manière originale et charmante. Les petits garçons de cinq à huit ans portent, pour le négligé, un chapeau de grosse paille recouvert de toile cirée, enfin le vrai chapeau de matelot; une blouse écossaise en laine, ouverte sur la poitrine; des pantalons courts et brodés assortis au col; et, pour les temps pluvieux, on ajoute à cette toilette une grande pèlerine en drap noir ou noisette, de la forme de nos Talmas de cet hiver. Les petites filles ont des chapeaux ronds en paille d'Italie, entourés d'un ruban écharpe écossais, frangé des deux bouts, ou des capotes en taffetas très-évasées, selon la coupe de figure; on leur donne par devant la forme Marie Stuart; pour cela, il suffit de courber le laiton. Les chapeaux de paille sont ornés de gros choux ou de rubans écossais, de plumes, selon la toilette qu'ils doivent accompagner. Les jupes de popeline s'attachent à un corsage blanc, orné de broderie anglaise, et les pardessus de piqué blanc se garnissent de même ou se festonnent.

Sois assez bonne pour dire à M^{lle} G. que l'on ne peut porter en grand deuil que des bijoux de jais, et que l'ameublement qu'elle demande doit être en damas de Chine avec bois de palissandre. Le devant de cheminée se fait en tapisserie.

Je t'envoie, avec ma lettre, deux planches de broderie et de patrons.

Adieu. Je termine ma lettre en te priant de ne pas oublier cette phrase de Chateaubriand : « Mon amie et moi, nous avons tressé nos cœurs comme des lianes; ces lianes fleuriront et se dessècheront ensemble. C. G.

OUVRAGES DIVERS.

CROCHET.

Bourse marquise ronde, en soie blanche et cordonnet fil argent, fermoir argenté et franges perles argentées ou or, soie de couleur.

Il faut, pour faire cette charmante petite bourse,

1 écheveau cordonnet de Berlin de 90 cent. à 1 fr.

1 bobine fil cordonnet argent fin la bob. 1 fr. 25 cent.

1 masse perles argentées, fin, taillées, n° 5, à 40 cent.

1 fermoir à chaîne argenté, de 1 fr. 25 cent. à 2 fr. 25 cent.

On peut, en s'adressant dans une bonne maison, prendre en toute confiance un fermoir argenté, il dure plus longtemps que la bourse; il en est de même pour les perles. Les fermoirs en argent véritable sont fort laids comme forme; on ne fait rien, dans ce genre, de joli. Mais il ne faut pas prendre de fermoirs blanchis, parce qu'ils ne sont d'aucune durée.

Cette bourse se fait en deux morceaux ronds séparés, que l'on réunira ensuite par un point de surjet, laissant une place ouverte pour coudre le fermoir qui à 7 1/2 cent.

Voici le travail de la bourse.

Étoile en cordonnet argent.

Fil argent. 1^{er} tour chaînette.

1^{er} tour. 3 mailles.

2^e tour. 9 demi-bridés.

3^e et 4^e tours. 18 " "

5^e tour. 27 " "

6^e tour. 36 " "

7^e tour. 39 " "

8^e tour. 46 " "

9^e tour. 54 " "

10^e tour. 54 " "

11^e tour. 1 demi-bride.

12^e tour. 3 demi-bridés, soie; en faire 2 dans une seule du tour précédent.

13^e tour. 5 demi-bridés, soie; faire l'augm. au même endroit qu'au tour précéd.

14^e tour. 0 demi-bridés, soie.

15^e tour. 8 demi-bridés, soie.

16^e tour. 9 demi-bridés, soie.

17^e tour. 1 " "

18^e tour. 3 " "

19^e tour. 8 " "

20^e tour. 2 " "

21^e tour. 9 " "

22^e tour. 1 " "

23^e tour. 3 " "

24^e tour. 8 " "

25^e tour. 2 " "

26^e tour. 9 " "

27^e tour. 1 " "

28^e tour. 3 " "

29^e tour. 8 " "

30^e tour. 2 " "

31^e tour. 9 " "

32^e tour. 1 " "

33^e tour. 3 " "

34^e tour. 8 " "

35^e tour. 2 " "

36^e tour. 9 " "

37^e tour. 1 " "

38^e tour. 3 " "

39^e tour. 8 " "

40^e tour. 2 " "

41^e tour. 9 " "

42^e tour. 1 " "

43^e tour. 3 " "

44^e tour. 8 " "

45^e tour. 2 " "

46^e tour. 9 " "

47^e tour. 1 " "

48^e tour. 3 " "

49^e tour. 8 " "

50^e tour. 2 " "

51^e tour. 9 " "

52^e tour. 1 " "

53^e tour. 3 " "

54^e tour. 8 " "

55^e tour. 2 " "

56^e tour. 9 " "

57^e tour. 1 " "

58^e tour. 3 " "

59^e tour. 8 " "

60^e tour. 2 " "

61^e tour. 9 " "

62^e tour. 1 " "

63^e tour. 3 " "

64^e tour. 8 " "

65^e tour. 2 " "

66^e tour. 9 " "

67^e tour. 1 " "

68^e tour. 3 " "

69^e tour. 8 " "

70^e tour. 2 " "

71^e tour. 9 " "

72^e tour. 1 " "

73^e tour. 3 " "

74^e tour. 8 " "

75^e tour. 2 " "

76^e tour. 9 " "

77^e tour. 1 " "

78^e tour. 3 " "

79^e tour. 8 " "

80^e tour. 2 " "

81^e tour. 9 " "

82^e tour. 1 " "

83^e tour. 3 " "

84^e tour. 8 " "

85^e tour. 2 " "

86^e tour. 9 " "

87^e tour. 1 " "

88^e tour. 3 " "

89^e tour. 8 " "

90^e tour. 2 " "

91^e tour. 9 " "

92^e tour. 1 " "

93^e tour. 3 " "

94^e tour. 8 " "

95^e tour. 2 " "

96^e tour. 9 " "

97^e tour. 1 " "

98^e tour. 3 " "

99^e tour. 8 " "

100^e tour. 2 " "

101^e tour. 9 " "

102^e tour. 1 " "

103^e tour. 3 " "

104^e tour. 8 " "

105^e tour. 2 " "

106^e tour. 9 " "

107^e tour. 1 " "

108^e tour. 3 " "

109^e tour. 8 " "

110^e tour. 2 " "

111^e tour. 9 " "

112^e tour. 1 " "

113^e tour. 3 " "

114^e tour. 8 " "

115^e tour. 2 " "

116^e tour. 9 " "

117^e tour. 1 " "

118^e tour. 3 " "

119^e tour. 8 " "

120^e tour. 2 " "

121^e tour. 9 " "

122^e tour. 1 " "

123^e tour. 3 " "

124^e tour. 8 " "

125^e tour. 2 " "

126^e tour. 9 " "

127^e tour. 1 " "

128^e tour. 3 " "

129^e tour. 8 " "

130^e tour. 2 " "

131^e tour. 9 " "

132^e tour. 1 " "

133^e tour. 3 " "

134^e tour. 8 " "

135^e tour. 2 " "

136^e tour. 9 " "

137^e tour. 1 " "

138^e tour. 3 " "

139^e tour. 8 " "

140^e tour. 2 " "

141^e tour. 9 " "

142^e tour. 1 " "

143^e tour. 3 " "

144^e tour. 8 " "

145^e tour. 2 " "

146^e tour. 9 " "

147^e tour. 1 " "

148^e tour. 3 " "

149^e tour. 8 " "

150^e tour. 2 " "

151^e tour. 9 " "

152^e tour. 1 " "

153^e tour. 3 " "

154^e tour. 8 " "

155^e tour. 2 " "

156^e tour. 9 " "

157^e tour. 1 " "

158^e tour. 3 " "

159^e tour. 8 " "

160^e tour. 2 " "

161^e tour. 9 " "

162^e tour. 1 " "

163^e tour. 3 " "

164^e tour. 8 " "

165^e tour. 2 " "

166^e tour. 9 " "

167^e tour. 1 " "

168^e tour. 3 " "

169^e tour. 8 " "

170^e tour. 2 " "

171^e tour. 9 " "

172^e tour. 1 " "

173^e tour. 3 " "

174^e tour. 8 " "

175^e tour. 2 " "

176^e tour. 9 " "

177^e tour. 1 " "

178^e tour. 3 " "

179^e tour. 8 " "

180^e tour. 2 " "

181^e tour. 9 " "

182^e tour. 1 " "

183^e tour. 3 " "

184^e tour. 8 " "

185^e tour. 2 " "

186^e tour. 9 " "

187^e tour. 1 " "

188^e tour. 3 " "

189^e tour. 8 " "

190^e tour. 2 " "

191^e tour. 9 " "

192^e tour. 1 " "

193^e tour. 3 " "

194^e tour. 8 " "

195^e tour. 2 " "

196^e tour. 9 " "

197^e tour. 1 " "

198^e tour. 3 " "

199^e tour. 8 " "

200^e tour. 2 " "

10 tours de demi-bridés toutes en soie; augmenter tous les 2 tours, à la 15^e maille du tour précédent d'une demi-bride.

Le 37^e et le 38^e tour en fil argent, de même que les 10 tours en soie cordonnet.

Chaque morceau de crochet doit avoir 21 cent. de circonférence; si, en serrant trop, on n'avait pu obtenir cette grandeur, on pourrait faire quelques rangs de crochet de demi-bridés de plus, ou même de brides.

Frange de la bourse.

Après avoir attaché bien solidement en dessous votre soie, vous enfilerez 60 perles argentées et taillées (n° 5), et vous piquerez votre point à 6 millimètres de distance, puis vous renfilerez 60 perles, et avant de repiquer votre aiguille à la distance de 6 millimètres, vous passerez deux fois votre rang de perles enfilées dans la boucle précédente pour les tortiller, et ainsi de suite. Il est bien entendu que la frange de perles est placée d'une extrémité à l'autre du fermoir.

Je ne conseille pas la dentelle de cette bourse au crochet. Ces dentelles faites ainsi se rouissent, ce qui est peu gracieux; au lieu que cette frange de perles produit un joli effet.

J'ai indiqué cette bourse blanche pour mariée ou première communiant, mais on peut la faire: fil or et soie bleue; fil or et pensée; fil or et vert-Isly; fil or et marron.

Alors on se sert d'un fermoir doré, et les perles de la garniture sont aussi en or.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Baguier en fil de fer recouvert de chenille (n° 36).

Il faut, pour cet ouvrage, de la chenille verte et blanche, grosseur moyenne :

4 nuances de vert, 1 pièce vert n° 1; 1 pièce vert n° 3; 2 pièces vert n° 5; 2 pièces vert n° 7; 1 pièce blanche; 1 pièce pensée. Toutes à 60 centimes la pièce.

Pour la carcasse.

1 rond laiton, fil de fer, grosseur moyenne, de 35 cent.

1 feuille papier serpent vert, 5 cent.

Pour recouvrir le fil de fer on coupera des bandes de 1 cent. de large.

Cette carcasse achetée toute faite coûte 2 fr.

Pied du baguier.

On coupera 3 cercles : 1 de 48 centim. 1 de 10 centim. 1 de 16 centim.

A celui de 48 on donnera une forme arrondie comme le représente la feuille de broderie; au pied du baguier on formera 6 dents qui auront chacune 8 centim. étant arrondies.

On coupera 12 branches, dont 6 de 11 centim. et 6 de 9 centim.; les plus longues seront attachées à la pointe de chaque dent, puis à l'autre extrémité on fixera le cercle de 16 cent. de circonférence; celui de 10 centim. sera placé 5 centim. plus bas; les branches sont, comme on peut le voir, un peu arrondies entre ces deux cercles.

Les branches de 9 centim. seront placées au bas, au milieu de la dent arrondie, à l'autre extrémité au cercle de 16 centim.; entre les branches il doit y avoir 1 centim. 8 millimètres de distance.

Le haut du baguier où se déposent les objets que l'on veut y mettre, se fait de cette manière.

Couper un cercle de 60 centim. de circonférence, garni à l'extérieur de 20 dents arrondies, chacune ayant 6 cent.

On donnera à ce cercle une forme renversée telle que l'indique la feuille de broderie (n° 36).

Puis on coupera 20 branches, chacune de 8 cent. de longueur, on les cambrera un peu, on les fixera au pied au cercle de 16 centim., et à l'autre extrémité au cercle de 60 centim.; la

distance de ces branches au cercle de 60 centim. est de 3 centim.; au bas au cercle de 16 centim. il y a 7 mill. de distance, ce qui donne cette forme évasée, que la lithographie représente.

Emploi de la chenille.

Il faut faire le travail au point de clochette, comme un point arrière, en traversant d'une branche à l'autre pour remplir le baguier; seulement à l'endroit où se déposent les bijoux.

On enfle la chenille dans un passe-lacet.

On fait le $\frac{1}{4}$ de la hauteur avec la chenille n° 1.

Puis le 2^{me} $\frac{1}{4}$ avec le n° 3.

Le 3^{me} $\frac{1}{4}$ avec le n° 5.

Le dernier $\frac{1}{4}$ avec le n° 7.

On arrête la chenille en gonflant le bout avec un peu de gomme arabique; tout le reste du baguier se garnit en tournant autour de chaque branche. La galerie du haut, qui est à dents, est mêlée de deux nuances, chenille blanche et verte, n° 3.

Les 6 dents arrondies qui sont au pied se font de même que les 20 dents du haut.

Les 3 cercles, celui de 60 centim., celui de 16 et celui de 10 centim. se garnissent avec la chenille n° 5.

Les 12 branches du pied qui est à jour se recouvrent des n° 1, 3 et 5 alternativement.

Le baguier est orné de 10 pensées en chenille. Chaque pensée se compose de cinq pétales, 2 couleur pensée et 3 jaunes. Pour faire ces fleurs il faut une pièce de chenille laitonée pensée, et deux pièces de jaune, à 60 centimes chacune.

Pour obtenir un pétale jaune on forme une boucle d'un centim. et on tortille la chenille dans le bas deux fois. Il faut avoir le soin de laisser un long bout de chenille; on reforme un second cercle autour de l'autre et on tortille encore la chenille dans le bas. Voici un pétale terminé. Avec le bout de chenille que l'on a laissé de côté on forme le second pétale près de celui-ci.

Les trois pétales jaunes se travaillent de même. Le pétale du milieu est un peu plus grand que les deux autres, qui sont de la dimension des pétales pensées. Le plus grand se pose au milieu.

On passe ensuite un brin de chenille pensée dans le haut des trois pétales jaunes que l'on réunit et attache avec un fil de laiton. On en fait autant pour les pétales pensées, et enfin on les joint tous ensemble, en donnant à la fleur le plus de naturel possible. Enfin on coupe le bout des tiges, et on colle les pensées avec de la gomme arabique sur la garniture du baguier comme l'indique le dessin (n° 36).

Housse pour fauteuil, forme d'une taie d'oreiller.

Il se fait, maintenant que tout le monde sait faire le crochet, un nouveau genre de tête fauteuil, qui m'a semblé parfaitement imaginé. C'est une double tête, nous l'appellerons ainsi; c'est-à-dire qu'il se fait de deux morceaux de crochet de même grandeur et de même forme. Nous avons dit que, pour faire un voile de fauteuil de forme arrondie, il fallait, comme tous les fauteuils n'ont pas les mêmes dimensions, couper un patron en papier d'après la forme de ce meuble; maintenant on fait deux morceaux arrondis du haut ou octogones, suivant le contour du patron, puis on réunit ces deux morceaux par un surjet; on peut y ajouter une dentelle tout autour. On place sur le haut du fauteuil cette taie au crochet qui se trouve parfaitement fixée et n'a besoin d'aucune attache des deux côtés du fauteuil. Cette idée très-heureuse aura, je le crois, beaucoup de succès.

On peut se servir, pour cet ouvrage, du dessin de crochet-carré de ce mois, qui est très-convenable.





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 Aquarelles (par semaine) par M. M. E. Delacroix & Lemercier.
 5. Albums de musique, 11 gravures de modes - 6 planches de tapisseries coloriées - 1000 dessins de broderies - patrons de grandeur naturelle
 - petits patrons - ouvrages à l'aiguille - filot - tricot - crochet - ouvrages nouveaux - robes illustrées.

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte.

PARIS.
 Ayuntamiento de Madrid

PATRONS.

Patron d'une basquine.

(Voir la feuille, de 29 à 32.)

Cette basquine se porte en taffetas clair pour toilette chez soi ou pour promenade en voiture; elle est très-nouvelle et beaucoup plus distinguée que les pardessus. Ce vêtement, qui est très-court, doit être orné d'un grand effilé pour jeune fille et d'une haute dentelle pour dame; on peut l'enjoliver de galons, de petits rubans froncés; le soutacher entièrement ou le couvrir de broderie au passé.

Le n° 29 est le devant de la basquine, qui est orné d'un revers à dents.

Le n° 30 est la moitié du dos; ce dos se taille en deux morceaux. Il est droit fil, mais on rentre et l'on ressort la couture du milieu selon la taille.

Le n° 31 est le petit côté qui se trouve entre le dos et le devant, il est en biais.

Le n° 32 est la moitié de la manche.

Tous ces patrons sont taillés sans couture; il faut donc les couper plus larges.

La difficulté de cette basquine existe dans l'égalité des dents, égalité qu'on obtiendra avec un peu d'attention et de coup d'œil; c'est surtout à l'endroit des coutures que l'on éprouve le plus d'embarras.

Cette basquine ne se double pas.

Patron d'un corsage à basque, forme de gilet-redingote, de 33 à 35.

Le n° 33 est le devant du corsage. Il est dessiné juste. Il faut, en le coupant, ajouter les coutures. Lorsque le corsage est préparé et les pinces cousues, on forme une pince en travers, depuis le dessous du bras jusqu'au milieu du busc, à l'endroit où finit la taille et où commencent les hanches. Cette pince fait ressortir la basque et remplace le liséré ordinaire de la ceinture.

34. Petit côté du corsage.

35. Dos du corsage.

On ajoute à cette robe une manche pagode ordinaire; comme nous en avons donné différentes fois le patron, nous n'avons pas cru nécessaire de le répéter ici.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|---|
| 1. Bande au plumetis pour bonnet, manches, ou col à poignets. Le feston est plein. | 16. <i>Euphrosine</i> . Plumetis. |
| 2. Entre-deux assortis au dessin n° 1. | 17, 18. <i>Hélène, Marguerite</i> . Plumetis. |
| 3. Ecusson au plumetis, avec les lettres A F; dans l'intérieur des feuilles, on fait des points d'échelle. | 19. <i>Hermance</i> . Plumetis. |
| 4, 5. Boutonnieres pour chemises d'homme. Plumetis. | 20. <i>Sargines</i> . Feston. |
| 6. Dessin de broderie anglaise pour pantalon, robe d'enfant, etc., etc. | 21. <i>Ozée</i> . Plumetis. |
| 7, 8, 9. Entre-deux. Broderie anglaise. | 22, 23, 24. <i>U. C., H. U., L. U.</i> Plumetis. |
| 10. Dessin de broderie anglaise pour garniture, etc. | 25. <i>S. C. H.</i> Plumetis. |
| 11. <i>M. C. B.</i> Initiales au feston. | 26, 27, 28. <i>F. C., S. R., N. B.</i> Plumetis. |
| 12. <i>Mary</i> . Feston. | 29. Devant de la basquine pour femme. |
| 13. <i>C. J.</i> Feston. | 30. Milieu du dos de la basquine. |
| 14. <i>C. D.</i> Broderie anglaise. | 31. Dessous de bras de la basquine. |
| 15. <i>H. P.</i> Id. | 32. Manches de la basquine. (Voir l'explication aux patrons.) |
| | 33. Devant d'un corsage à basques et à gilet. |
| | 34. Petit côté du corsage. |
| | 35. Dos du corsage. (Voir aux patrons.) |
| | 36. Dessin d'un <i>baguier</i> . (Voir aux ouvrages.) |

Explication de la 2^e feuille de broderie et de patrons.

- | | |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Passe d'un bonnet d'enfant. Broderie anglaise. Ce bonnet se brode sur nansouk. Il est entouré d'un point ture. Les grappes se font en œillets bourrés et festonnés. 2. Rond de ce bonnet. 3. Col. Broderie anglaise. Les rameaux se font au plumetis. 4. Garniture. Broderie anglaise, qui peut servir pour le jabot de ce col. 5. Entre-deux. Broderie anglaise, pour col, manches, etc. 6. Mouchoir. Feston et plumetis. 7. Col au plumetis. 8. Dessin assorti au col, soit pour manches, soit pour jabot. | <ol style="list-style-type: none"> 9. Entre-deux pour les manches ou le jabot. 10. Dessin au plumetis pour robe d'enfant. 11. Entre-deux au plumetis. 12. Bande au plumetis, entourée d'un feston pour manches, etc. 13. Dessin au plumetis pour être brodé sur l'ourlet d'un mouchoir. La largeur de l'ourlet est indiquée. 14. Kitty. Feston ou plumetis entouré d'un cordonnet. 15. Méala. Feston. 16. Thérèse. Feston. 17. G. A. Id. 18. C. M. Broderie anglaise. 19. M. S. Plumetis avec couronne de comte. 20. Grand dessin pour crochet, ou filet carré. |
|--|---|

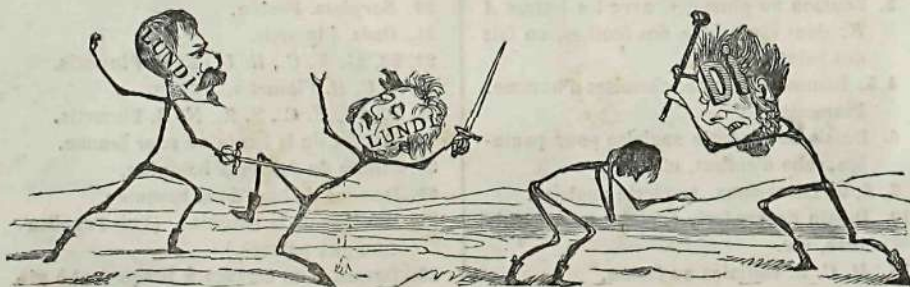
Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE PROMENADE. Robe de barège à volants. Corsage froncé, ouvert en-cœur. Manche ouverte jusqu'au coude et garnie de trois rangs de ruban. Bracelets de velours. Capote de taffetas ornée de marguerites. Robe de grenadine à plis. Mantelet de taffetas orné d'œillets. Chapeau de paille d'Italie.

COSTUME DE PETITE FILLE. Robe brodée à volants et à basques. Chapeau de paille et ruban écossais.

Explication du Rébus du mois de Mai.

La sotte vanité entraîne après elle la dissipation.

RÉBUS.

Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et C^e, rue Lemer cier, 24. Batignolles.